

## Littérature québécoise

---

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19639ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1994). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (57), 34–39.

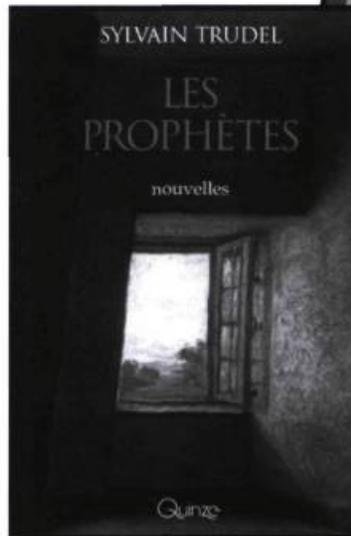
## LES PROPHÈTES

Sylvain Trudel

Quinze, 1994, 233 p. ; 18,95 \$

Dans une entrevue accordée à *Nuit blanche* (n° 51, 1993), Sylvain Trudel affirmait que « la raison fondamentale pour écrire, c'est explorer, découvrir et dire ce qui doit être dit. Ne pas avoir peur de continuer avec ce qui nous émeut, au risque de déboussoler un peu les lecteurs ». *Les prophètes*, qui compte une vingtaine de nouvelles de longueur et de qualités inégales, correspond assez bien à cette déclaration : il a probablement déboussolé quelques lecteurs ! Deux indices annoncent les préoccupations de l'auteur : le titre et le premier texte, dans lequel un homme malade imagine une nouvelle histoire du monde. Les textes prophétiques que l'on trouve dans les livres sacrés annoncent souvent les pires calamités à ceux qui ne se détourneront pas du mal pour revenir vers les dieux ! Comme pour illustrer ce destin tout au long de ces nouvelles, des personnes sont aux prises avec la souffrance et la mort, ou sont perdues dans des souvenirs de guerre, ou sont égarées dans mille difficultés du quotidien. Le besoin de spiritualité a pris de l'importance en psychologie, semblait-il ; alors ce livre est très actuel. On y rencontre la déesse de la Vie, un témoin de Jéhovah, un missionnaire revenu d'Asie, un thaumaturge près du bac de sable où jouent des enfants... Sont davantage émouvants ces adolescents hospitalisés qui se savent condamnés, ou ce père qui parlait peu, mais qui a laissé en héritage à son épouse et à chacun de ses enfants une lettre personnelle.

Ce dernier recueil de Sylvain Trudel semble poursuivre la recherche amorcée dans un roman récent, *Zara ou*



*la Mer Noire*. Les choses, racontées simplement, réservent peu de surprises ; certaines semblent surgir de temps anciens et sentent un peu trop le renfermé. Beaucoup de questions importantes sont pourtant cachées entre les lignes. Mais les vrais prophètes devront trouver d'autres mots et de nouvelles images pour secouer réellement les hommes de ce temps !

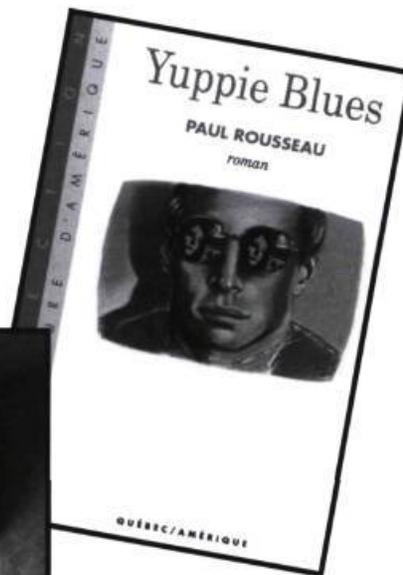
Monique Grégoire

## YUPPIE BLUES

Paul Rousseau

Québec/Amérique, 1994, 266 p. ; 19,95 \$

Jacob Huneau porte des fringues griffées des grands noms de la mode, habite un appartement hors de prix dans le *downtown* de Toronto et conduit un coupé sport Volkswagen. Jacob Huneau est beau, riche et suffisant. Ses conquêtes féminines se bousculent dans son lit. Chroniqueur culturel d'une chaîne de télévision française en plus d'être modèle à temps partiel, Jacob Huneau est, malgré son jeune âge, déjà bien établi. En reportage sur les œuvres d'art des itinérants, Jacob rencontre Tamara Lefort (Tamy pour les intimes), porte-parole du « Toronto council for



the poor ». Le dé clic est instantané, Jacob est séduit et Tamy s'immisce peu à peu dans l'existence superficielle du jeune *yuppie*.

Le rythme effréné du roman de Paul Rousseau, qui n'est pas sans évoquer celui de la vie moderne contemporaine, en rend la lecture quelque peu essoufflante. Découpés de façon savante, les chapitres sont courts, aiguillant la curiosité du lecteur. L'écriture de Paul Rousseau est fraîche et entraînante, sans être légère. S'il n'est pas un chef-d'œuvre, le roman se lit très bien et n'a rien à envier aux merveilleux *Trente ans et des poussières* de Jay McInerney, paru il y a quelque mois, qui traite aussi de l'univers *yuppie*. J'ai certaines réserves cependant à l'égard d'un procédé littéraire utilisé par l'auteur : la redondance volontaire d'un mot dans une même phrase, recensée à environ trois reprises dans le roman, m'a semblé dépourvue de sérieux, ainsi le « Je regarde par la fenêtre panoramique le vide panoramique ».

Stéphane Privé

## CARAVANE

Élise Turcotte

Leméac, 1994, 167 p. ; 16,50 \$

Quand écrire n'est plus que désir, alors se rejoignent, de l'intérieur du texte, le besoin de poursuivre l'exploration des formes de l'écriture et l'exigence de matérialiser l'essence des choses, Des êtres et du monde, l'écrivain sachant au

point de départ « sans le comprendre, que tout [vient] du regard et des mots ». Comme dans *Le bruit des choses vivantes*, Élise Turcotte poursuit et déboussole avec obstination le pouvoir de dire que lui permet le rôle de témoin. *Caravane* présente « quinze histoires de Marie : quinze chapitres de son abandon [...] ». Et la voici qui est encore cachée derrière une fenêtre. » Regard, mots s'allient pour rejoindre de l'intérieur le territoire précaire de l'écriture, exprimer l'intime et le quotidien.

Ce qui captive dans la lecture de ces textes, c'est la maîtrise avec laquelle Élise Turcotte pratique l'art de l'estompe. « Tout s'estompe toujours avec moi. » Comme dans un tableau, autant dans l'anecdote que dans le choix des formes, tout est montré en traits réduits, adoucis dans l'ellipse comme pour mieux cerner le détail essentiel ; tout est voilé dans la métaphore comme pour mieux faire voir. Ce qui retient la lecture, c'est aussi l'espace que l'écrivaine laisse au langage comme une façon de capturer les silences, les oublis, les absences. Alors, une tension lyrique du langage s'installe ; une mémoire protéiforme conduit l'intrigue jusqu'en ses moindres images et l'organisation du texte devient territoire où s'exerce le pouvoir des mots.

« Je me suis donc lancée dans la narration de cette histoire comme j'allais me lancer dans l'histoire elle-même : me précipitant hors de moi. [...] En parlant, en nommant les choses, un passage s'ouvrait enfin. Qu'y avait-il à l'intérieur ? Je ne le savais pas encore. Ce qui comptait, c'était la forme : un tout qui allait m'engouffrer. » Ainsi, les textes de *Caravane* fouillent, à la pointe de la plume, le désir d'écriture et amènent, non pas à prendre l'auteur strictement au mot, mais à dériver en tout abandon dans le texte. Inutile de dresser un relevé des intrigues des nouvelles de ce recueil : dès les premières lignes, on est entraîné dans l'expérience du poétique toujours présente dans les œuvres d'Élise Turcotte ; elle dessine de plus en plus sûrement une grammaire émotionnelle dans

sa manière de combiner l'intime, le quotidien et de faire basculer habilement l'anecdote du romanesque au dramatique.

Deux fois récipiendaire du Prix Émile-Nelligan, en 1987 avec *La voix de Carla* et *La terre est ici* en 1989, Élise Turcotte s'est d'abord fait connaître par sa poésie où le pouvoir des mots s'allie au besoin de rejoindre de l'intérieur les éléments du langage. Avec la publication de son roman *Le bruit des choses vivantes* (1991), le talent de la romancière s'est avéré ; certaines influences (celles de Duras, de Handke, entre autres) déjà signalées agissent de plus en plus comme un levier dans l'établissement d'une prose romanesque des plus originale et combien singulière.

Reine Bélanger

## LES CATHÉDRALES SAUVAGES

Madeleine Gagnon  
VLB, 1994, 157 p. ; 18,95 \$

« Je. Elle. L'Autre. Ainsi se divisait le livre rêvé. [...] En ce plan, j'avais cru inventer une forme neuve de l'autobiographie. Une forme qui eût déjoué toutes les stratégies inventives de ce Je prétendant écrire sa vie. [...] J'avais pensé, mais ça ne pense pas quand ça n'est pas écrit, trouver l'outre-genre où mentir n'a plus lieu. »

Madeleine Gagnon a-t-elle réussi à écrire ce livre rêvé ? « Comme tout rêve, il s'est défait. Ne reste que des miettes, des lambeaux. » Ce sont plutôt des fragments de vie que l'on trouve, à travers lesquels on découvre une femme qui a pour épicerie l'écriture ; qu'elle soit dans le quotidien ou dans le rêve, qu'elle s'identifie à d'autres ou dialogue avec les morts, elle sent toujours un livre en gestation. Elle évoque d'abord quelques souvenirs de son enfance et de l'adolescence. C'est l'incendie du moulin et les cris d'une enfant à la fenêtre d'une maison en flammes ; c'est Marie, au bord de la rivière, avec un homme âgé qui a le feu dans les yeux ; c'est une femme qui, du milieu du pont, tombe dans la rivière ; tout cela en un seul soir, à quatre ans. Puis, le viol

de « la fille secrète de Samuel, mon père et mon amour », évoqué avec tant de discrétion que le doute plane. Plus tard, l'éveil de l'amour pour « les choses de la connaissance », le désir d'aller à l'université, d'écrire des livres, et la certitude que sa signature honorerait le nom de ses ancêtres. Elle songe à Lou Salomé qui, à 51 ans, se consacra entièrement à la cause du Maître et à la psychanalyse et qui égara les manuscrits inachevés. Madeleine Gagnon pensa souvent devenir psychanalyste, mais y renonça pour écrire, « pour demeurer fidèle à toutes les écoutes ». Elle dit avec conviction : « L'écriture, c'est ma mère. » Elle raconte avoir ramassé, sur un trottoir de la ville, un manuscrit perdu qu'elle lira et relira ! Elle parle des carnets de Paulien son amie, qui connut le viol de Judas, la mort de Jacob son fils, le suicide de sa mère. Elle s'identifie à elles, n'est plus qu'une seule femme avec elles et elle écrit. Elle parle de ses rêves. Elle dialogue avec sa

mère, décédée quand elle avait 11 ans. Elle se demande comment on peut vivre sans écrire. Elle aime le fleuve, le silence des matins, elle ramasse des pierres sur la grève qui seront ardoises pour dessiner, elle aime les gens, les morts et les vivants qui habitent son esprit et naissent alors des *paroles d'écriture* qui s'inscriront dans le livre rêvé.

Monique Grégoire

## Nouveautés d'hier:

### Marc Degryse : *Erick, l'Amérique*

« Telle est ma quête... », chantait Brel. Brel que Mk cite ; quête qu'il entreprend... Mk est le personnage principal du premier roman de Marc Degryse, *Erick, l'Amérique* (Québec /Amérique, 1993). Animé du seul désir, devenu obsession, de retrouver un certain Erick, Mk nous entraîne dans un périple autour du monde, voyage politique, historique, culturel.

S'il est avare de détails sur le mystérieux Erick, il parle plus volontiers de sa recherche du sens de l'existence, proche de celles de Camus et de Kafka qu'il n'hésite pas à citer, de sa vie dans laquelle les villes succèdent aux villes, les amours, les amitiés, les unes aux autres.

Ce roman de Marc Degryse nous entraîne dans un monde ambigu, complexe, subtil, mais aussi de nostalgie, de remords même, de réflexion sur la fuite du temps, l'instant éphémère. Il nous donne à découvrir sa maîtrise de l'écriture qui est remarquable. ●

Martine Latulippe

### Daniel Dargis : *Lumière artésienne*

C'est en creusant avec acharnement les lexiques du désespoir et de l'apathie, et les expériences auxquelles ils correspondent, que le poète atteint une clarté nouvelle, jaillissant des profondeurs même du désarroi. Huitième recueil de Daniel Dargis, *Lumière artésienne* (Écrits des Forges, 1993) recompose un itinéraire initiatique que ponctuent cinq suites poétiques : « Strates de l'absence », « Livre béant », « Présence », « Portraits » et « Terminus ».

L'esthétique de la discontinuité régenté tous les aspects de l'ouvrage : fragmentation des tissus temporel et spatial, constructions syntaxiques ambiguës, tout participe à l'abolition des repères, à l'instauration du sentiment de la dérive. L'utilisation fréquente de membres de phrases débutant par *sans* et *parmi* permet de bien cerner l'univers poétique déployé, car ils renvoient au thème de l'absence et à la situation du poète dans un monde insane. Dans le premier cas, ces syntagmes rendent compte de la solitude et de l'absurdité de la condition humaine (« sans amour », « sans destination », etc.). Dans le second, c'est l'appartenance à un monde avec lequel il est impossible de prendre ses distances pour le mieux juger qui est représentée (« parmi le dépaysement en soi », « parmi tant de cargaisons de mélodrames », etc.). Cette adhésion tragique révèle un élément thématique important, même s'il n'est pas ▶



La revue  
**TANGENCE**  
lance son  
nouveau  
numéro :  
*La référence  
littéraire*

---

Circonvenant le vaste territoire de la référence littéraire, huit spécialistes abordent la question sous ses angles théorique, critique ou méthodologique.

Le numéro : 8 \$  
Diffusion Parallèle  
Téléphone : (514) 434-2824 - Télécopieur : (514) 434-2627

---

**BON DE COMMANDE**

Je désire recevoir \_\_\_\_\_ exemplaire(s) du numéro 44 (8\$ le numéro)

m'abonner (me réabonner) à partir du numéro \_\_\_\_\_  
pour un an (4 numéros) : 25 \$   
pour deux ans (8 numéros) : 48 \$

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Chèque ou mandat à l'ordre de la revue *TANGENCE*  
300, allée des Ursulines, Rimouski (Québec) G5L 3A1

explicite : l'oblitération de la liberté. À une époque où les individus sont assujettis aux impératifs du divertissement et de la dépense, la liberté criarde et généralisée est illusoire : *Lumière artésienne* en témoigne.

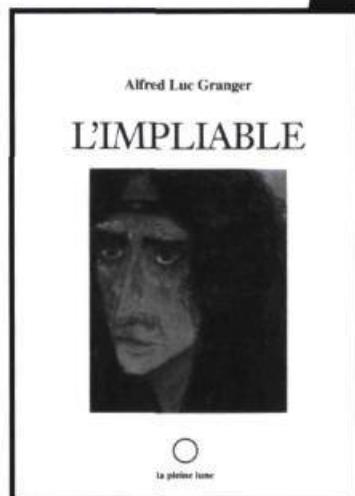
Signalons en terminant l'abus des termes abstraits comme « errance », « désespoir », « confusion ». Dans les premières sections du recueil, l'auteur présente une analyse quelque peu triviale de l'âme contemporaine, analyse qui détonne lorsqu'on la compare à certains textes des sections suivantes, lesquels sont d'ordre figuratif plutôt que réflexif : « Les mots se posent doucement sur les arbres/sur chaque feuille des forêts/la neige les toits les lèvres/le paysage marche dans chaque maison/chaque femme et chaque homme ». Ces textes sollicitant tous les sens évitent les écueils de l'intellectualisme, et font de la poésie une *parole singulière* et stimulante. ●

Charles Gagnon

### L'IMPLIABLE

Alfred Luc Granger  
La Pleine Lune, 1994,  
196 p. ; 20,95 \$

À la fois journal de bord, dans lequel l'auteur se livre dans l'intimité, et carnet de réflexions sur des sujets touchants la collectivité québécoise, *L'impliable* tient son caractère poétique de la tournure très personnelle qu'Alfred Luc Granger donne à son propos, à travers maintes digressions et *contorsions du signifiant*. Le lecteur se sent en terrain inconnu et dans l'attente de l'inattendu qui, de fait, le prendra parfois par surprise, au détour d'une image particulièrement éloquent. À titre d'exemple : « En passant, il me revient que 'diplôme', en grec, signifierait un à-peu-près



équivalent de 'diable', du moins phonétiquement [...] Mais au *Petit Larousse* on donne simplement 'objet plié en deux' [...] Je puis assez bien concevoir le diable comme un 'objet plié en deux' [...] Ma logique un peu fantaisiste en a déduit que Dieu serait donc impliable. »

L'ensemble est inégal, toutefois, le lecteur doit faire sans cesse un effort pour suivre la sinuosité d'un propos qui le conduit parfois à un décevant cul-de-sac. Mais cela ne gâche pas pour autant le plaisir fréquemment éprouvé.

André Marceau

### L'IMPRÉVUE

Susy Turcotte  
VLB, 1994, 107 p. ; 14,95 \$

VLB publie rarement de la poésie, ce genre se retrouve plus souvent chez sa sœur l'Hexagone, également du groupe Ville-Marie Littérature. Pourquoi ce deuxième recueil de Susy Turcotte se retrouve-t-il chez VLB, alors que le premier, *De l'envers du corps*, était publié à l'Hexagone en 1989 ? *L'imprévue* ne cadre peut-être pas avec les nouvelles politiques éditoriales de l'Hexagone. Il s'agit pourtant de poèmes en prose, souvent brefs (moins d'une demi-page),



et la présentation graphique est celle de l'Hexagone. Ce qui frappe surtout dans *L'imprévue*, c'est la clarté du propos. Le lecteur est plongé dans le langage poétique de Susy Turcotte dès les premières pages. Il entre dans un monde à l'atmosphère lourde et triste,

où une douleur immense transparait, même dans les passages qui se voudraient les plus heureux. *L'imprévue*, c'est un monde de désir, d'espoir et de désespoir, d'amour impossible, d'éternelle quête : histoire d'adultère où la maîtresse n'est pas la méchante, mais bien celle qui est trompée ; un univers d'alcool, de banquette arrière et de chambre d'hôtel. Le style est d'une efficacité impressionnante. Susy Turcotte a su doser ses effets malgré quelques passages où les images poétiques sont trop abondantes. Le recueil se lit comme une blessure ouverte, une plainte qui nous émeut et nous trouble. « Il s'est emparé de paroles qui m'appartenaient. Il a cambriolé mes secrets, saccagé mon âme. Je suis devenue ce que je craignais, vidée de mon encre : une page blanche. » L'écriture de Susy Turcotte est d'une force qui se rencontre trop rarement dans la poésie en prose.

Marc Proulx

## LE LOUP DE GOUTTIÈRE

### NOS NOUVELLES PARUTIONS

#### ÉVANGÉLINE ET GABRIEL



Marc Gagné  
Œuvres de Richard Durand  
15.00\$

#### LES AILES INACHEVÉES DU DÉSORDRE



Sylvie Nicolas  
Œuvres de Gérard Breuil  
15.00\$

#### ERRANCES



Carol LeBel  
Œuvres de Gernot Nebel  
15.00\$

#### JOURNAL D'EXIL



Michel R. Guay  
Œuvres de France Lachaine  
15.00\$

347, rue Saint-Paul, (face à la Gare du Palais), Québec, Qc  
Téléphone : (418) 694-2224 Télécopieur : (418) 694-2225

**MARIE BLANC**  
**Jacques Folch-Ribas**  
**Robert Laffont, 1994,**  
**208 p. ; 26,95 \$**

Ceux qui ont lu l'*Apostille au Nom de la rose*, d'Umberto Eco, savent que ce roman est bâti autour d'une gageure, d'une contrainte. Umberto Eco voulait faire un roman policier à la Sherlock Holmes dont l'action se déroulerait au Moyen Âge. Cette volonté qui a imposé une série de contraintes qui font que *Le nom de la rose* est ce qu'il est. Pourtant, le résultat ne ressemble pas à une construction rationnelle ; le roman semble très libre et emporte l'intérêt du lecteur.

Il en est de même du dernier récit de Jacques Folch-Ribas. Comme on sait, l'auteur est professeur à l'École d'architecture de l'Université de Montréal. Au centre du récit, il y a donc Frank Lloyd Wright, architecte américain célèbre du début du XX<sup>e</sup> siècle et concepteur du non moins célèbre musée Guggenheim. Wright, dans le roman, n'est qu'un débutant, ce qui impose une époque, la fin du dix-neuvième, et un milieu, celui de la bourgeoisie de la Nouvelle-Angleterre.

William Elie Father, grand patron d'un trust de chemins de fer et d'hôtels, concurrent des Vanderbilt et Morgan, ne vit que pour faire fructifier son bien. Depuis sa tendre enfance, il ne croit qu'à l'argent. Le reste est frivolité, dénué de sens. Après un mariage de convenances avec une fille de pasteur méthodiste, il devient père de jumeaux mâles, ce qui le dispense d'entretenir le commerce charnel plus longuement. Il peut retourner aux affaires. Malheureusement son épouse engage un jour, pour éduquer ses fils, une gouvernante martiniquaise, Marie Blanc. Elle est belle à faire damner un saint et libre comme c'est pas permis. William Elie connaît son premier émoi. Incapable de suivre son penchant, il fait congédier la gouvernante.

Le temps passe mais William Elie n'arrive pas à s'arracher à cette femme. Il la revoit donc et... Elle ne peut demeurer domestique, il la prend à sa charge. Il veut pour

elle une grande maison, une maison merveilleuse où elle aimera vivre, libre. Pour cela, il a besoin d'un architecte de talent, mais jeune et qui saura garder le secret en échange d'une grosse somme. Frank Lloyd Wright sera cet homme et la maison construite à Notre-Dame-du-Lac, au bord du Témiscouata. Ce lieu présente bien des avantages, il est situé en pays étranger, les gens y parlent français, la langue de Marie Blanc, et il est à quelques mètres d'une ligne de chemin de fer. Et vogue la galère. Tout cela, on s'en doute, finira mal. Une telle passion n'est pas possible dans le monde de William Elie Father.

Dans la lignée de *La chair de pierre*, moins dans celle de *Première nocturne*, ce court récit, presque une nouvelle, est un des plus maîtrisés de Jacques Folch-Ribas. Une belle histoire qui laisse des traces et qui donne envie d'aller du côté de Notre-Dame-du-Lac, voir si la maison existe bel et bien.

Robert Beauregard

**LES VOYAGEURS MALGRÉ EUX**  
**Élisabeth Vonarburg**  
**Québec/Amérique, 1994,**  
**422 p. ; 14,95 \$**

Est-ce que je m'avance trop en disant que la science-fiction au Québec n'est pas très vigoureuse ? Heureusement, il y a des exceptions et parmi celles-ci, il y a Élisabeth Vonarburg. Et l'exception est double car les défenseurs du genre sont plus souvent qu'autrement masculins. Mais trêve de propos sociologiques, il y a un dernier livre, il y a une œuvre en train de se construire. Élisabeth Vonarburg n'en est pas à ses premières armes en science-fiction puisqu'en 1981 elle faisait paraître *Le silence de la Cité* et, en 1992, les *Chroniques du pays des mères* qui a gagné des prix au Québec, ailleurs au Canada, et aux États-Unis.

*Les voyageurs malgré eux* est intéressant à plus d'un égard. Il se présente d'abord comme un roman de politique-fiction. L'action se déroule au Québec, dans un temps qu'on imagine être le présent. Les points de repères sont tous là ▶

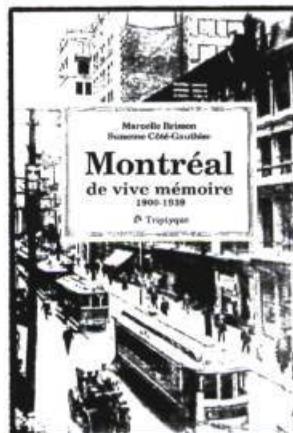
**TRIPTYQUE**

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec), H2H 1N1  
 Tél. et télécopieur : (514) 597-1666



Anne Éléine Cliche  
**LA SAINTE FAMILLE**  
 (roman)  
 242 p., 20 \$

Auteure de *La pissouse* (Grand Prix du livre de Montréal 1992), Anne Éléine Cliche nous présente un nouveau roman dans lequel il est question de deuil, de Saint-Denys Garneau, des Écritures, de musique, d'amour contrarié et, bien entendu, de la famille. Un récit exceptionnel.



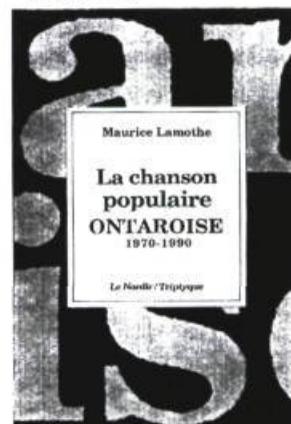
Marcelle Brisson  
 Suzanne Côté-Gauthier  
**MONTRÉAL DE VIVE MÉMOIRE 1900-1939**  
 (essai)  
 345 p., 25 \$



Jean Forest  
**COMME C'EST CURIEUX... L'ESPAGNE!**  
 (carnet de voyage)  
 119 p., 15 \$



Daniel-Louis Beaudoin  
**PORTRAIT D'UNE FILLE AMÈRE**  
 (roman)  
 102 p., 15 \$



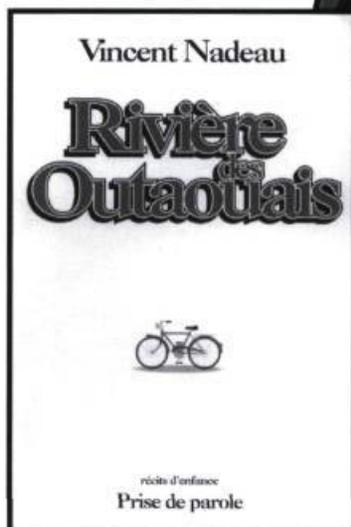
Maurice Lamothe  
**LA CHANSON POPULAIRE ONTARIOISE 1970-1990**  
 (essai)  
 391 p., 25 \$

mais quelque peu tordus. La partie francophone de Montréal s'appelle l'Enclave de Montréal, elle a le statut de république autonome. Elle est plus ou moins fédérée avec le Royaume des Sags, autre état francophone souverain situé au nord du Parc des Laurentides. Le reste du territoire du Québec fait partie du Canada, lui-même formé des restes du Québec, des Maritimes et de la Colombie-Britannique. Les Prairies sont rattachées pour l'essentiel aux États-Unis et l'Ontario semble faire partie d'une république autochtone. L'Enclave de Montréal est gouvernée par une clique politique autoritaire tandis qu'au Royaume des Sags, diverses sectes religieuses se partagent le pouvoir. Si on reconnaît aisément les lieux géographiques, quelque chose détonne un peu. L'illustration de la couverture rend parfaitement ce sentiment de porte-à-faux : y figure une perspective de la rue Sainte-Catherine qui s'ouvre sur du Pont Jacques-Cartier, image aberrante... et pourtant familière.

Au moment où s'affirme notre sentiment qu'il s'agit d'une fable politique sur le Québec d'aujourd'hui, les protagonistes entreprennent un voyage vers le Nord mythique. On nous fait quitter la politique-fiction et réintégrer un univers plus typiquement de science-fiction. Les voyageurs entrent en contact avec des entités intelligentes extra-terrestres, et d'autres réalités. Sans vendre la mèche, on peut dire que la quête des héros atteint, elle, une autre dimension. Ils s'interrogent sur la nature de leur séjour ici bas : sont-ils libres et conscients ou les cobayes d'une gigantesque conspiration-expérimentation ?

De la SF intelligente, bien menée. Qui se compare très bien à la production actuelle partout dans le monde entier.

Robert Beauregard



**RIVIÈRE DES OUTAOUAIS**  
Vincent Nadeau  
Prise de Parole, 1994,  
125 p. ; 17 \$

*Rivière des Outaouais*, ce sont seize récits d'une enfance, vécue dans un univers où l'argent et la position sociale comptent plus que tout, où la rivière constitue la frontière entre l'Ontario et le Québec; un univers où les conflits entre anglophones et francophones abondent. Le jeune garçon, il a 7 ans environ, tente d'aller au-delà des préjugés, de vivre en brisant les barrières sociales élevées par son milieu : contre les épileptiques, contre les Allemands, contre les gens pauvres, etc. L'auteur profite de la pseudo-naïveté de l'enfant narrateur pour multiplier les allusions ironiques à l'endroit de la religion et pour exprimer la profonde distance qui sépare l'enfant de sa mère, celle-ci étant, la plupart du temps, soit absente, soit désignée par un simple « elle » froid et empreint d'amertume.

On attend toutefois des récits d'enfance qu'ils nous touchent par leur naïveté et nous donnent des moments d'émotion. Si on ne peut rien reprocher à l'écriture de Vincent Nadeau dans *Rivière des Outaouais*, il manque néanmoins au recueil cette

petite étincelle de vie, de sensibilité. Est-ce en raison du langage du narrateur, qui s'accorde plutôt mal avec celui d'un garçonnet ? Est-ce plutôt que le fond reste, somme toute, anecdotique ? Quoi qu'il en soit, malgré quelques passages plus réussis, quelques moments de grâce, l'émotion passe difficilement.

Martine Latulippe



**PLAN DE NÈGRE**  
Sonia-Pascale  
VLB, 1994, 233 p. ; 18,95 \$

Depuis *Aurore l'enfant martyre*, jusqu'à *Élisa T.*, en passant par *Les enfants de Duplessis*, la littérature québécoise offre aux lecteurs de nombreux récits dramatiques d'enfants victimes de la cruauté de leurs parents ou des adultes qui les entourent. *Plan de nègre* est davantage qu'un récit de plus dans ce paysage de la petite misère québécoise. Dans son premier roman, Sonia-Pascale raconte en effet, au fil des souvenirs, son enfance et son adolescence. Après les jeunes années vécues au milieu d'une petite famille bien bourgeoise et des études dans des collèges privés, Sonia se retrouve faisant la navette entre différentes institutions pour adolescentes à problèmes. Ce récit n'est pas la dénonciation des pires sévices endurés par une enfant. Tout au plus y apprend-on que son beau-père ainsi que sa mère la battaient et qu'ils exerçaient sur elle des

## Profession:

# ÉDITEUR

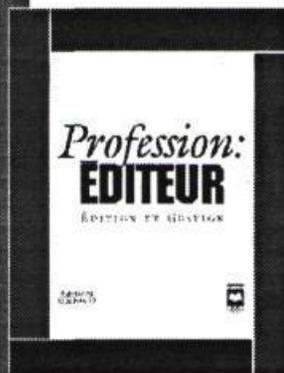
## ÉDITION ET GESTION

Présenté dans de nombreux pays sous l'égide de l'UNESCO, ce cours s'adresse à ceux :

- qui veulent travailler dans l'édition
- qui y travaillent déjà mais qui veulent améliorer ou mettre à jour leurs connaissances.

### Thèmes abordés :

- Fonctions et pratiques d'une maison d'édition
- Organisation et gestion de la fonction éditoriale
- Les états financiers comme moyen d'information des gestionnaires
- La gestion efficace d'une entreprise d'édition
- Le recrutement des cadres et du personnel
- Une étude de cas comprenant de nombreux exercices



Format 8,5" x 11"  
Couverture souple  
180 pages de notes pratiques  
86 graphiques et tableaux  
Index  
19,95 \$

HURTUBISE HMH  
7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2  
Téléphones : (514) 364-0323 1-800-361-1664  
Télécopieur : (514) 364-7435



pressions psychologiques. Quelle en était la raison ? Le refus d'accepter cette enfant illégitime ou simplement sa différence ? Parce qu'elle était le constant rappel d'une erreur de jeunesse ou simplement qu'elle était mulâtre ? Ou que là ne s'arrêtait pas sa différence ? Car elle aimait la vie, elle aimait rire, et dans ce récit même la cruauté est décrite avec un certain humour près du sarcasme.

L'auteure se souvient, avec le recul des années, des états intérieurs de cette fillette mal aimée. C'est un des charmes du récit, que cette femme nous entraîne dans ses souvenirs et nous permette de connaître les idées qui traversaient alors son esprit. De rêves de fugues en rêves d'amour, elle se dirige lentement mais sûrement vers la désillusion, qui cependant ne parvient jamais à tuer sa volonté de laisser une trace. La soif de vivre qui parfois voulait la quitter, mais refaisait sans cesse surface, son besoin d'être aimée et reconnue, lui ont permis de devenir mère, de racheter celle qui l'avait si mal aimée. L'histoire se répète ? Mais non, l'histoire se corrige, simplement.

Natalie Plante

### **Nouveautés d'hier :**

#### **Pierre Voyer :** ***Fabula Fibulæ***

Univers mythique, où la réalité abstraite se concrétise en figures symboliques, où sont attribuées des facultés aux objets inanimés ; aussi est-ce une forme toute particulière que Pierre Voyer semble avoir adoptée dans sa troisième publication.

À la fois fable et roman, *Fabula Fibulæ* (l'Hexagone, 1993) relate le long et périlleux périple d'un bijou, une fibule d'argent représentant une louve tapie dans les hautes herbes qu'un artisan viking a finement ciselée en l'an 999. « Trop belle pour être vendue ! On souhaite qu'elle échappe à la banalité. »

C'est par une série de courts tableaux, divisée en deux trames d'époques différentes, que Pierre Voyer présente, en deux progressions entrecroisées, la double évolution de cette fibule, que le hasard a

sectionnée puis dispersée : de 999 à 1616, puis de 1946 à 1990. Un voyage à dos d'objet, de l'Europe ancestrale à l'Amérique contemporaine.

Pour le lecteur qui en est témoin, cette traversée du temps et de l'espace devient symbole d'une quête d'identité, puisque : « La chevauchée magique dont elle seule a le secret ne saurait porter fruit si celui pour lequel elle l'entreprend doute de son cœur ! » Véritable emblème d'un récit allégorique, la fibule abolit distances et différences, évoquant l'ascendance symbolique d'êtres aux destins particuliers... mais aux désirs étrangement analogues.

Une odyssée extraordinaire, même si on s'y égare un peu, exposant par fragments le quotidien d'anciens peuples, en majorité normands, qui comme nous célébraient la vie, qui comme nous rêvaient d'union. Une jolie fable qui manque cependant de consistance : on y perd, notamment, le sujet est trop vaste, la trace de Jean, un jeune Montréalais intéressant et allègre, mais superficiel.

*Fabula Fibulæ* est un roman léger et sensible qui, retournant le sablier des âges, accorde à un objet qui parcourt le monde, le pouvoir de nous faire remonter jusqu'aux Vikings, qui sont, par Normands interposés, les ancêtres d'une partie des Québécois. ●

Emmanuelle Jalbert

#### **Vincent Poirier :** ***Points de suture***

Un lion famélique, la mine basse, décrit sa vie, ses relations avec ses amis, ses souvenirs amoureux, ses rêves, tout cela entrecoupé de réflexions. Le héros désire devenir écrivain ; les références à son écriture sont d'ailleurs multiples. Dans ce roman, la sexualité sous toutes ses formes est omniprésente, mais il y est fort peu question d'amour. Des images, des réflexions très belles, d'autres très judicieuses émergent ici et là. Par contre, des contradictions apparaissent, des maladresses, des incorrections de langue, de style. Un roman donc qui se présente comme un écheveau à démêler. (Paje, 1993). ●

Marianne Michel

## *L'instant même*



Anne Legault  
**RÉCITS DE MÉDILHAULT**  
*L'instant même*

RÉCITS DE MÉDILHAULT  
nouvelles

160 pages, 18,95 \$



Guy Cloutier  
**CE QU'IL FAUT DE VÉRITÉ**  
*L'instant même*

CE QU'IL FAUT DE VÉRITÉ  
nouvelles

112 pages, 14,95 \$



Louis Jolicœur  
**SAISIR L'ABSENCE**  
*L'instant même*

SAISIR L'ABSENCE  
nouvelles

136 pages, 16,95 \$



Ольга Бутенко  
**АЭЛИТА**

Olga Boutenko  
**AÉLITA**  
*L'instant même*

AÉLITA  
nouvelles traduites du russe  
par Carole Noël, Dominique  
Issenhuth et Tania W. Krieger  
192 pages, 19,95 \$ (bilingue)

### **À PARAÎTRE**

LA VIE MALGRÉ TOUT, nouvelles de Vincent Engel

THÉÂTRE DE REVENANTS, nouvelles traduites  
de l'anglais par Christine Klein-Lataud

1999, roman de Pierre Yergeau

SUSPENSION, roman de Jean Pelchat.